

# ÉLOGE DES REBUTS

**Impossible de se détacher de Blanc sur noir**, de Ruben Gonzales Gallego, chez Actes-Sud Solin. Certains m'objectent : on est déjà assez déprimés par le bordel mondial, on ne va pas en rajouter en se plongeant dans l'enfer des mouiroirs pour handicapés en URSS. Je répondrai que c'est la force de l'écriture qui me regonfle le moral, et ce qui me déprime, ce sont les clichés des best-sellers. (Tiens, si vous voulez rigoler, lisez le formidable *Dictionnaire des clichés*, dont je vous ai déjà parlé. Il sort en poche, mais je ne l'ai même pas reçu.) Ensuite, ce livre n'est ni pleurnichard ni vengeur, il regorge d'énergie. Ruben a le culot d'écrire, dans une très brève préface (seul moment où il ose un commentaire moral que je n'ose trouver naïf) : « *Décrire l'abjection de la déchéance humaine et de sa bassesse bestiale ne ferait qu'ajouter un maillon de plus à l'interminable chaîne des pulsions mauvaises. Je ne le veux pas. Je parle du bien, de la victoire, de la joie et de l'amour. Chacun de mes récits raconte une victoire.* » Quel culot, mais c'est vrai, et ensuite, rassurez-vous, il ne parle plus de « bien » et de « mal ». Pour survivre, il faut devenir un « héros » ou crever. C'est déjà la première histoire, ce que j'appelle « flash » ou « instantané » : une nuit d'hiver, l'enfant veut pisser — et pas sous lui —, il se laisse tomber à terre et rampe sur les coudes et les genoux jusqu'aux toilettes dehors ; il est nu, et la pisse gèle dans le pot ; il revient, tire la couverture avec ses dents et s'endort sous le lit. Pas d'autre solution, ses quatre membres sont atrophiés.

Ruben reste un an sur le dos, à ne voir que le blanc du plafond. C'est un miracle, un jour, de voir enfin le ciel, le ciel bleu.

**Ruben a été catalogué aussi « débile mental »** : un médecin, entouré de ses étudiants, l'interroge, « deux fois deux ? ». Il répond. Nouveau test ; exaspéré, il récite les tables de multiplication et gueule : « Et maintenant, remontez le drap, je gèle. » Le toubib, interloqué, s'éloigne sans un mot. Parfois, un regard, une voix, un geste, et Ruben accède au statut d'être humain : une étudiante, une infirmière s'intéressent à lui. On s'aperçoit enfin qu'il est doué et peut même accéder au statut de « premier de la classe » : ils sont plusieurs handicapés à mettre toute leur énergie dans la tête. Il y a des changements de « foyer » et de traitement inexplicables : incohérences de la bureaucratie ? Ruben avance de flash en

flash sans songer à nous expliquer pourquoi. Ainsi, de deux chapitres sur les États-Unis. **Nicole Zand**, qui le connaît, m'a expliqué qu'il a disposé d'un ordinateur (sur lequel il tape d'un seul doigt valide de la main gauche) et il a gagné un concours organisé par une association américaine pour les handicapés. Mais pourquoi n'a-t-il pas pu rester là-bas ? Mystère.

C'est après la perestroïka, semble-t-il (il n'y a aucune date : dans ces « instituts », on vit hors du temps), que l'orphelin (selon l'administration) va retrouver sa mère. Ils vivent aujourd'hui à Madrid. Grâce à un article de *El País*, j'ai mieux compris son histoire. Le grand-père Gallego était une sorte de Thorez espagnol réfugié d'abord en France — où est née la mère de Ruben — puis en URSS. Elle accouche à la clinique du Kremlin en 1968 de jumeaux (le père serait un communiste vénézuélien). L'un meurt, l'autre lui sera enlevé, et on lui dira qu'il est mort peu après. Est-ce le grand-père, stalinien hautement placé dans la nomenklatura, qui a voulu camoufler ce « rebut » de la glorieuse et parfaite société communiste ? Cela expliquerait pourquoi les Espagnols surnomment Ruben « l'homme au masque de fer ». C'est sans doute pour rester « positif » que Ruben nous cache cet effroyable roman familial. « *J'évite sciemment d'écrire sur ce qui est moche* », précise-t-il dans sa préface. De son père Ruben a sans doute hérité un teint sombre, et les « nianias » (les filles de salle, comme on disait des aides-soignantes) lui répètent que sa mère est une « putain noire qui l'a abandonné » (ah, ce racisme ordinaire des Russes).

**Coincidence** : je lis une biographie de **Bettelheim** (aux Empêcheurs de penser en rond). Ce truqueur enfermait dans son institut américain pour autistes des enfants à peine perturbés et les relâchait, « guéris », quelques années plus tard. Ainsi pouvait-il annoncer des taux de réussite exceptionnels, ce qui nous rappelle la méthode soviétique des plans quinquennaux triomphants. Sourds à tous les avertissements, les snobs ont glorifié l'auteur de *La Forteresse vide* (et culpabilisé les parents « responsables » de l'autisme de leurs enfants).

**Autre coïncidence** : Bourgeois sort *Écrits de et sur Kaspar Hauser*, témoignages de l'époque — 1833 — mais le mystère est épaissi par une absconce postface lacano-derridienne. ■